

pistes imaginées par La Guyane, le Mourad n'est pas plus avancé que le premier jour. Nous avons de l'avance, mais un hasard peut nous la faire perdre. Il faut nous hâter. Votre mariage doit être enlevé lestement. Nous partirons ce soir pour Paris. Demain je vous montrerai la belle et vous commencerez votre cour. Je ne doute pas un instant que vous vous fassiez aimer. Vous êtes joli garçon.

—Cependant il est possible qu'elle ne m'aime pas.

—Je n'admets pas cette hypothèse.

—Les jeunes filles sont capricieuses. Il est possible aussi que celle-là ait un autre amour au cœur. Alors, mes chances diminuent.

Rouquin l'avait écouté attentivement.

—J'y ai pensé, dit-il, et il avait, en parlant, un sourire glacé. Si elle ne vous aime pas, nous y remédierons !

Le marquis d'Argental tressaillit. Il entrevoyait quelque sinistre aventure. Mais il se secoua tout-à-coup, comme s'il avait voulu dissiper les dernières hésitations de son honnêteté. Son parti était pris. Il ne reculerait plus.

—Il sera nécessaire, dit Rouquin, que vous oubliiez pendant quelque temps votre qualité, pour vous introduire chez l'ouvrier Bertara. Il me semble donc que vous ferez bien d'abandonner votre titre de marquis d'Argental pour vous appeler M. Norbert. Il faut craindre les défiances. Je ne vous empêche pas, cependant, d'être audacieux. Je vous le dis : si l'amour ne réussit pas, j'ai un autre moyen.

—Lequel ?

—C'est mon secret. Je vous le dévoilerai en temps opportun.

Le même sourire froid accompagnait ces paroles. Cet homme ne devait pas être accessible à la pitié. Souvent il le disait :

“ La nature a oublié de me mettre un cœur. C'est ce qui fait ma force.”

Le soir même, le marquis rentrait en possession du château de Bois-Tordu, ainsi que l'avait promis Rouquin. Les deux complices partaient ensuite pour Paris, où ils arrivaient à l'aube du jour. Rouq in emmena Norbert chez lui, rue Lafayette, où étaient les bureaux de son agence. Le jeune homme prit quelques heures de sommeil. Rouquin, lui, ne se coucha pas et réveilla le marquis vers sept heures.

—Habillez-vous, dit-il, et soignez votre toilette. Dans une demi-heure, je vous montrerai votre femme.

Quand ils furent dehors, Rouquin prit Norbert par le bras, et s'arrêtant tout à coup et le regardant en face, les lèvres pincées, le regard dur :

—Je vous ai dit qu'elle était adorablement jolie, monsieur d'Argental. Surtout n'allez pas en tomber amoureux. Je ne le veux pas, et ce serait la plus grande sottise que vous puissiez jamais commettre !

Le marquis haussa les épaules et ne dit rien.

Quelques instants après Norbert et Rouquin étaient perdus dans la foule qui tous les matins encombre la rue Lafayette.

—Elle passe tous les matins par ici, dit Rouquin. Elle va chercher de l'ouvrage ou en reporter.

—Où demeure-t-elle ?

—Rue d'Allemagne, près du passage d'Hautpoul. Elle vit avec son père, une espèce de monomane, que tout le monde protège parcequ'il est inoffensif et doux, mais qui ne me semble pas moins avoir le délire des persécutions. En flattant sa manie et en vous déclarant prêt à le protéger contre qui que ce soit, vous entrerez vite dans son intimité. C'est par lui que vous arriverez à la fille.

—Il est toujours à la maison ?

—Non pas, il n'y est jamais, au contraire. Il travaille. Il est un des meilleurs ouvriers ajusteurs d'une usine de Pantin.

Norbert, désireux d'être amplement renseigné, avant de se lancer dans cette aventure, allait continuer ses questions, quand tout à coup Rouquin lui serra le bras fortement :

—Je l'aperçois ! dit-il.

Portant un carton à la main, une jeune fille de seize à dix huit ans, à peu près venait vers eux. Elle n'était pas seule, un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, l'accompagnait ; ils marchaient, se donnant le bras, allant lentement et s'arrêtant à tous les pas, comme font les gens qui vont se quitter. Ils se parlaient à l'oreille en se souriant doucement, et sur leurs visages où respiraient la gaieté et l'insouciance de la jeunesse, il